

LE FEUILLETON >>>> Histoire de France, par Jules Michelet (extraits)

Édition établie et présentée par Paule Petitier et Paul Viallaneix. © Éditions des Équateurs

Introduction

Alors qu'il a inventé la notion de Renaissance, l'historien se trouve avec le XVII^e siècle devant une représentation déjà construite. Or ni cet objet ni ceux qui l'ont élaboré ni les principes au nom desquels on l'a créé ne lui agréent. Il s'attelle donc à désinventer le XVII^e siècle. Rude gageure!

Le XIX^e siècle tout entier a fabriqué l'image de notre siècle d'or, depuis le Consulat où les adversaires de la Révolution et des Idéologues dressent contre l'âge des philosophes le modèle du Grand Siècle, jusqu'à la III^e République où les Lançon et les Brunetière placent l'âge classique au fronton de notre histoire littéraire. On mesure ainsi la charge provocatrice de ce propos lancé par Michelet: «*Le grand siècle, je veux dire, Messieurs, le XVIII^e...*»

Siècle du grand roi contre siècle de la Révolution: pour Michelet il ne saurait y avoir de sublime que ce dernier.

Sous le Second Empire vient s'ajouter le rejet d'un XVII^e siècle qui lui paraît l'emblème et le modèle du régime autoritaire de Napoléon III. Le prestige du Roi Soleil doit être démystifié comme une illusion monarchique perpétuant ses ravages deux siècles plus tard en France. L'éclat du catholicisme, son alliance étroite avec la royauté au XVII^e siècle indisposent l'historien parce qu'ils lui rappellent le pacte de l'Église catholique et du césarisme sous le Second Empire.

Les quatre volumes consacrés au XVII^e siècle tracent donc un portrait charge de ce temps. Michelet y prend le contre-pied du mythe du Grand Siècle. D'un volume à l'autre, l'historien tisse les motifs qui inversent l'image d'un siècle d'or français. Ainsi au lieu de se détacher dans l'histoire comme un sommet, le XVII^e siècle est réduit à un moment intermédiaire, à une dépression entre deux pics, les deux époques qui l'encadrent: le XVI^e, «*un héros*», et le XVIII^e, père de la Révolution. Le XVII^e n'est à tout prendre qu'un «*siècle intermédiaire qui nage entre deux âmes, l'ancienne et la nouvelle*», bref un nouveau Moyen Âge au sens littéral de l'expression. Ces deux périodes ont en commun que l'on s'y ennuie ferme. Brouillard et grisaille dans les deux cas. L'ennui naît ici comme là de l'uniformité imposée par une emprise autant politique que spirituelle (celle de l'Église au Moyen Âge, celle de la nouvelle religion royale au XVII^e siècle).

La Révocation de l'Édit de Nantes est considérée par Michelet comme l'événement capital du XVII^e siècle, catastrophique non seulement par les persécutions qu'il a déclenchées mais aussi par la porte qu'il a refermée. C'est comme si, en niant la tolérance religieuse, la royauté s'était déclarée en guerre contre l'évolution même de l'esprit humain.

Le bonheur d'être délivré du fort mal nommé Grand Siècle est sensible lorsque Michelet arrive à la Régence. Une nouvelle fois l'historien se sent renaître après avoir enduré l'atmosphère mortellement claustreuse de la France louis-quatorzienne. L'«*explosion de liberté*» de la Régence, il la vit en même temps que les hommes de 1715. La Régence renverse complètement l'esprit du règne précédent et revient aux valeurs du

XVII^e et XVIII^e siècles

progrès historique. Tout se voit élargi – agrandi et libéré. L'histoire murée dans les pierres de Versailles resurgit au plein jour.

Bref entracte malheureusement, dont la faillite de Law marque la catastrophe et dont la mort du Régent signe la fin.

À travers les règnes de Louis XV et de Louis XVI, Michelet brosse un tableau de la déliquescence de la monarchie, repliée à Versailles, plus que jamais réduite à des «*complots de famille*» et à de sordides détails de vie privée. Cependant, cette monarchie de plus en plus discréditée n'empêche pas l'essor de l'esprit humain, notamment à travers les écrits des philosophes des Lumières, les inventions scientifiques et le poids croissant de l'opinion publique. Les passions enflammées par Rousseau, dont la *Nouvelle Héloïse* a remis l'amour au cœur des hommes, investissent la scène politique...

La mort de Gabrielle d'Estrées

Le règne d'Henri IV inaugure dans l'Histoire de France de Michelet le XVII^e siècle. Gabrielle d'Estrées, maîtresse du roi, meurt dans des circonstances mystérieuses, au moment où Henri IV songeait à l'épouser. Michelet accrédite la version de l'assassinat en retraçant l'emploi du temps de Gabrielle la veille de sa mort.

Une princesse était à Paris, une seule, mademoiselle de Guise, qui avait cru quelque temps épouser le roi. Elle n'aimait guère Gabrielle, et elle a plus tard écrit un petit roman (*Alcandre*) très hostile à sa mémoire. Mais alors elle espérait que la toute-puissante maîtresse lui ferait trouver par le roi ce que sa conduite légère paraissait rendre introuvable: un mariage, un prince assez sot pour la couvrir de son nom. Donc elle flattait fort Gabrielle, jusqu'à porter de préférence des robes semblables aux siennes, comme si elle eut été sa sœur. Elle l'amusait de médisances. Elle vint vite à l'hôtel Zamet, s'empara d'elle pour la conduire partout et se faire surintendante de ses dévotions. Elle voulait être la première auprès de la future reine, ou peut-être surprendre quelque chose qui pût lui nuire de ses anciennes galanteries.

Gabrielle, faible, triste, enceinte, se laissa faire, trouvant doux d'être entourée par une femme. Si flottante de croyance, elle allait faire encore une profession solennelle de cette religion à laquelle elle était attachée bien peu.

Et d'autant plus faible était-elle, plus charmée de cette compagnie galante et mondaine qui ne lui permettait pas un seul moment sérieux.

Elle se confessa le mercredi, très probablement, et dut communier le jeudi, avec son édifiante compagne. Elle dîna à merveille, dans sa satisfaction d'être quitte de ce devoir. Zamet, empressé, lui servit toutes les friandises qu'il savait lui plaire. De là, on la prit en litière, de peur qu'étant en carrosse elle ne sentit trop les secousses du pavé. Des dames suivaient, mais en voiture. À côté de la litière marchait le capitaine des gardes qui répondait de sa sûreté.

Elle n'alla qu'à deux pas, dans la rue voisine, à une chapelle de chanoines réguliers de Saint-Augustin, qu'on appelait le Petit-Saint-Antoine. Petite église, en effet, mais qui attirait la foule par une excellente musique. On lui avait arrangé une tribune réservée, pour qu'elle ne fût pas pressée. Elle y entendit ténèbres, et, sans doute pour que ce chant sombre ne lui fit pas d'impression, mademoiselle de Guise lui montra des lettres de Rome où l'on disait que le divorce allait être prononcé (1). Elle avait même eu l'adresse, pour mieux faire sa cour, de prendre au passage deux billets fort tendres que le roi avait écrits à Gabrielle coup sur coup, dans un même jour. Et ce fut dans cette tribune qu'elle lui en donna l'aimable surprise.

Cependant Gabrielle se sentait un peu éblouie. Elle sortit, revint chez Zamet et fit quelques pas au jardin. Mais là, elle tomba frappée, perdit connaissance.

Au bout d'une heure où rien n'indiquait qu'on ait essayé de la secourir, ni d'appeler les médecins, elle ouvrit les yeux et dit violemment: «*Tirez-moi de cette maison.*»

Elle voulait se faire porter chez madame de Sourdis, et de là au Louvre même, se réfugier chez le roi – apparemment pour y mourir, puisqu'elle n'avait pu y vivre.

Zamet ne la suivit pas. Mademoiselle de Guise ne la suivit pas. Nulle femme. La tante était absente, et tout s'éloignait de terreur. Le seul qui resta, ayant promis au roi de ne pas la quitter, ce fut La Varenne. Il se trouva constitué, dans cette maison déserte, seule dame et seule garde-malade, femme de chambre et sage-femme. À chaque convulsion violente, il la tenait dans ses bras.

Les crises furent fréquentes, terribles. Il fit appeler La Rivière, premier médecin du roi, astrologue, homme d'esprit, qu'aimait la duchesse, ni protestant, ni catholique. Il avait étudié chez les Maures, vécu beaucoup en Espagne. On le tenait pour fort suspect. Il venait de faire une chose hardie en déclarant,

comme médecin, que Marthe n'était pas possédée. On aurait été charmé de le perdre. Il le sentit et n'osa rien ordonner à la malade. On eût tout rejeté sur lui et dit qu'il l'avait tuée. Il s'excusa sur la grossesse, ne pouvant rien faire, disait-il, à une femme enceinte, sans blesser ou elle ou son fruit. Il laissa agir la nature et la regarda mourir.

Cela fut long. En pleine force, animée d'un désir terrible et désespéré de vivre, elle lutta quarante heures, avec des accès, des transports, des mieux, des rechutes cruelles. Si peu soignée, si mal gardée, elle appelait son gardien naturel, son unique protecteur, le roi. Trois fois, dans les intervalles, elle fit l'effort de lui écrire. Et la première lettre parvint; mais on ne dit rien des deux autres. Comme elle avait encore sa tête, pour porter cette première lettre elle s'était procuré un homme qu'elle croyait sûr, un certain Puypeyroux. Elle pria le roi de lui permettre de retourner par bateau à Fontainebleau, pensant qu'il viendrait lui-même. À ce mot La Varenne en joignit un de sa main, mais apparemment peu pressant, puisque le roi crut d'abord qu'il s'agissait de quelque petit accident ordinaire aux femmes enceintes. Cependant il monta à cheval, ayant dit à Puypeyroux de courir devant et de lui faire tenir prêt le bac des Tuileries, pour que, sans entrer dans Paris, il passât du faubourg Saint-Germain au Louvre. Il paraît que ce Puypeyroux, entre le roi fort pressé et La Varenne peu pressant, commença à réfléchir; il craignit de déplaire à La Varenne, et alla si lentement, que le roi, parti plus tard, le rejoignit bientôt en route et le gronda fort.

Le roi était à quatre lieues; il allait être à Paris en une heure de galop ou une heure un quart, quand il reçut à bout portant un billet qui l'arrêta court; autre billet de La Varenne... Elle est morte, et tout est fini.

Foudroyé, on le fit entrer dans une abbaye qui était voisine. Il se jeta sur un lit.

Mais il se releva bientôt, disant avec force qu'au moins il voulait la voir morte et la serrer dans ses bras.

La chose avait été prévue. Il trouva à point M. Pomponne de Bellière, grave magistrat, qui, de sa parole infiniment froide et douce, l'arrêta, disant que la chose était malheureusement inutile, qu'il ferait causer le public, que le monde avait les yeux sur lui...

Non moins à point était là un carrosse de Paris, envoyé exprès. On y mit le roi. Les bons serviteurs crièrent: «*À Fontainebleau!*» Et il tourna le dos à Paris, pleurant celle qui vivait encore.

(1) Le divorce d'Henri IV et de Marguerite de Valois.

SUR LA CROIX.COM
Retrouvez les précédents épisodes du feuilleton de l'été

DEMAIN: Grandeur du règne d'Henri IV

